Edith Bertine MEDOUANE NDAFANG
ENS/Université de Yaoundé 1, Cameroun
edbmedouane@yahoo.fr

Subjectivités fragmentées et narration identitaire dans *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr et *L'Évangile du nouveau monde* de Maryse Condé

Résumé

Cet article analyse les formes contemporaines de la subjectivité dans *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr et *L'Évangile du nouveau monde* de Maryse Condé, en mettant l'accent sur la fragmentation identitaire et les dispositifs narratifs qui la rendent lisible. L'étude examine la déconstruction du sujet unifié à travers des figures marquées par l'effacement, l'hétéronomie et la projection collective. Elle montre comment la polyphonie, la discontinuité temporelle et l'hétérogénéité des régimes de vérité redistribuent l'autorité narrative et déplacent la construction du sens vers un espace relationnel. L'analyse des usages de l'archive et du mythe met en évidence une mémoire trouée et une réécriture critique des récits fondateurs, où l'oubli, la perte et la médiation participent pleinement à la configuration identitaire. L'article soutient que ces romans proposent une narration identitaire fondée sur la circulation des fragments, la reprise interprétative et l'instabilité du sens, inscrivant la littérature contemporaine dans une réflexion éthique sur la mémoire, l'héritage et la responsabilité narrative.

Mots clés : Subjectivité fragmentée. Polyphonie. Archive., Mythe. Réécriture. Identité.

Abstract

This article explores contemporary configurations of subjectivity in *La plus secrète mémoire des hommes* by Mohamed Mbougar Sarr and *L'Évangile du nouveau monde* by Maryse Condé through an analysis of fragmented identities and innovative narrative structures. Focusing on polyphony, archival discontinuity, and the reworking of foundational myths, the study highlights narrative strategies that challenge unified conceptions of the self. It examines how dispersed voices, mediated memories, and competing regimes of meaning shape identities through relational and collective processes rather than stable origins. The discussion of literary archives and mythic narratives emphasizes absence, loss, and reinterpretation as central mechanisms in the construction of meaning. By foregrounding rewriting and circulation over linear transmission, the article

argues that these novels articulate an ethics of storytelling attentive to gaps, silences, and marginal perspectives. Such narrative practices situate contemporary Francophone literature within a critical reflection on memory, authority, and the ongoing negotiation of identity.

Keywords: Fragmented subjectivity. Polyphony. Archive. Myth. Rewriting. Francophone literature.

Introduction

La présente étude examine les modalités contemporaines de la construction identitaire au sein des littératures francophones, en s'appuyant sur *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr et *L'Évangile du nouveau monde* de Maryse Condé. Ces deux romans, publiés dans un contexte caractérisé par la crise des narrations d'autorité et par la contestation de leurs fondements symboliques traditionnels, dévoilent une image convergente de l'éclatement du sujet, de la fragilisation de l'origine et de la circulation des identités au sein de réseaux discursifs instables. La problématique porte sur la représentation, dans le roman contemporain, de l'identité en dehors du paradigme de l'unité et de la filiation stabilisée, par l'érection de la fragmentation narrative et de l'hétéronomie du sujet en principes structurants de la signification. L'objectif est d'éclairer la manière dont lesdites œuvres configurent des subjectivités fragmentées par le biais de dispositifs narratifs reposant sur la polyphonie, l'archive lacunaire et la réécriture critique des mythes fondateurs. Dans le roman de Sarr, la figure de l'écrivain disparu remet en question les catégories traditionnelles de l'auteur, de l'œuvre et de la mémoire littéraire, en révélant une archive lacunaire, affectée par l'oubli, la rumeur et la médiation critique. Pour Condé en revanche, la réinterprétation du mythe christique situe la figure messianique au sein d'une dynamique de perception, de ferveur et de projection collective, où l'identité se façonne par l'assemblage de narrations antagonistes et par une désacralisation graduelle du récit originel. Le cadre théorique adopté se situe à la croisée de la narratologie contemporaine, de la sociologie de la littérature et des théories relationnelles du sujet. Les travaux de Paul Ricœur (1985, 1990) portant sur l'identité narrative, ceux de Judith Butler (2005, 2020) relatifs à la constitution discursive du sujet, les recherches de Marielle Macé (2016) concernant les formes de vie littéraires, les analyses de Gisèle Sapiro (2018) relatives aux mécanismes de consécration et d'effacement, ainsi que les réflexions récentes sur la mémoire culturelle et la réécriture, fournissent les outils conceptuels nécessaires à notre analyse. Ces approches autorisent une conceptualisation de l'identité en tant qu'effet de dispositifs narratifs, de structures sociales et de régimes de reconnaissance, et non comme une donnée originelle. L'étude se structure en deux sections principales. La première analyse la déconstruction du

sujet unifié à travers les concepts du sujet clivé et de la subjectivité relationnelle, soulignant ainsi l'hétéronomie constitutive du « je ». La seconde analyse se penche sur les dispositifs narratifs de la fragmentation, en considérant plus particulièrement la polyphonie, les usages différenciés des archives, et la réécriture des mythes, dans le but de démontrer comment ces romans élaborent une narration identitaire qui repose sur l'instabilité, la répétition et la circulation du sens.

1. Déconstruction du sujet unifié : crise ontologique et éclatement identitaire

Examiner la figure actuelle du sujet à partir de *La plus secrète mémoire des hommes* et de *L'Évangile du nouveau monde* relève d'une tentative de circonscription d'une identité plurielle. Le sujet y est pris dans des trames de voix, de récits et de projections qui engendrent une ontologie flottante, travaillée par l'absence d'origine assignable et par la circulation des regards. Ainsi, l'identité se construit dans la relation, la reprise et la diffraction, on le constate avec des figures centrales bâties par l'énigme et la discontinuité. L'écriture est une médiation qui déplace l'autorité symbolique et révèle la faiblesse des fondements. Cette dynamique revendique une subjectivité relationnelle, soutenue par des dispositifs narratifs qui mettent en avant l'éclat, la trace, la pluralité et qui offrent une pensée du sujet ouverte aux tensions historiques, culturelles et textuelles

1.1. Figures du sujet fendu : écrivain fantôme et messie instable

Dans *La plus secrète mémoire des hommes*, la subjectivité se déploie sous le signe de l'effacement et de la dissémination, à partir de la figure de T. C. Elimane, écrivain absent dont l'existence textuelle se construit par fragments, rumeurs et discours rapportés, ce que formule explicitement le narrateur lorsqu'il affirme

J'avais soutenu Béatrice Nanga dans sa charge flamboyante. T.C. Elimane n'était pas classique mais culte. Le mythe littéraire est une table de jeu. Elimane s'y était assis et avait abattu les trois plus puissants atouts dont on pût disposer : d'abord, il s'était choisi un nom à initiales mystérieuses ; ensuite, il n'avait écrit qu'un seul livre ; enfin, il avait disparu sans laisser de traces. Il valait, oui, qu'on mît son nez en jeu pour s'emparer de sa dépouille (18).

Cet extrait de *La plus secrète mémoire des hommes* met en scène une construction du sujet littéraire par la mise en spectacle symbolique et une économie du désir collectif du champ littéraire. La formule « T. C. Elimane n'était pas classique mais culte » place d'emblée l'écrivain dans un régime de valeur autre que celui du canon scolaire pour lui conférer une aura de rareté, de fascination et d'adhésion passionnelle, ce que Pierre Bourdieu (1992 : 229) analyse en termes de capital symbolique généré par des mécanismes de croyance collective. La métaphore du « mythe littéraire » comme « table de jeu » donne à l'identité de T.C.

Elimane un caractère stratégique et performatif, où le sujet se construit par coups successifs dans un espace de règles non écrites. Les trois « atouts » énumérés relèvent d'une dramaturgie de l'auteur absent : le nom à initiales mystérieuses est opérateur d'opacité, le livre unique instaure la rareté textuelle, la disparition parachève l'aura en installant le manque au centre de la réception. On le voit, l'identité d'écrivain se construit par soustraction et par excès symbolique, rejoignant les analyses de Nathalie Heinich (2009 : 57) sur les régimes de singularité artistique où la valeur repose sur l'exception et sur la transgression des normes ordinaires. La métaphore du jeu suppose aussi une prise de risque, avec l'expression « mettre son nez en jeu », qui assimile la recherche d'Elimane à un pari interprétatif. Cette dynamique rejoint ce que Jérôme Meizoz nomme posture auctoriale, comprise comme construction discursive et sociale de l'auteur, « produite par un ensemble de gestes, de récits et de silences » (2007 : 18). La « dépouille » dont il est question à la fin du passage ramène paradoxalement l'écrivain à un reste symbolique à s'approprier, faisant du sujet un objet de convoitise narrative et critique. Ainsi, Sarr met en scène une subjectivité clivée, construite par le regard, le désir et les histoires des autres, où l'écrivain est avant tout dans l'espace des discours qui le hantent et le rejouent.

Ainsi posé, l'écrivain fantôme s'inscrit dans une logique de trace, perceptible dans l'évocation récurrente de son livre disparu, décrit comme un texte qui « survivait à son auteur dans des mémoires fragmentaires » (Sarr, 2021 : 164), ce qui confère au sujet une existence discursive autonome. Cette configuration rejoint l'analyse de Paul Ricœur selon laquelle l'identité narrative procède d'une mise en intrigue toujours reprise, « le soi se comprend à travers les récits qui le configurent » (1985 : 246). Le texte de Sarr matérialise cette idée par un dispositif polyphonique où la subjectivité de T.C. Elimane se recompose à travers des voix critiques, des lettres et des témoignages indirects, produisant un sujet spectral, saisi dans l'écart et la reprise. La filiation littéraire se trouve également travaillée par cette absence signifiante, puisque le narrateur reconnaît que « lire Elimane revenait à chercher un père introuvable » (231), formule qui inscrit l'identité dans une quête symbolique sans origine assignable. Cette instabilité du sujet s'inscrit dans une critique du champ littéraire, où la reconnaissance repose sur des mécanismes de légitimation collective, ce que Vincent Descombes analyse en termes de reconnaissance narrative : « l'identité personnelle se joue dans des cadres sociaux de reconnaissance » (2013 : 112). En revanche, dans *L'Évangile du nouveau monde*, Maryse Condé propose une figure parallèle de subjectivité fendue à travers le personnage du messie anonyme, dont l'identité se construit par projections successives et récits contradictoires. Dès sa naissance, le bébé de Maya est inscrit dans une économie du regard et de l'attente collective :

Tout ce monde se mettait debout pour regarder le landau que poussait Eulalie. Il y avait à cette curiosité de nombreuses raisons.

D'abord, Pascal était d'une beauté remarquable. On n'aurait su dire de quelle race il était. Mais je l'avoue le mot race est obsolète, remplaçons-le au plus vite par un autre. Origine par exemple. On n'aurait su dire de quelle origine il était. Était-il blanc, était-il noir, était-il asiatique ? Ses ancêtres avaient-ils bâti les cités industrielles de l'Europe ? Venait-il de la savane africaine ? Ou d'un pays de la banquise, couvert de neige ? Il était tout cela à la fois (13).

Ce fragment de *L'Évangile du nouveau monde* place d'emblée Pascal dans ce dispositif identitaire. La scène du landau est un dispositif optique et social : le corps de l'enfant est offert à une multitude de regards avant toute parole et toute intériorité constituée. La subjectivité se construit donc par extériorisation, dans un espace public chargé d'attentes, de projections, d'interprétations. Le texte met en évidence la foule debout, posture d'attention et de reconnaissance, qui fait de l'enfant un objet de regard et un lieu d'inscription fantasmatique. L'indétermination raciale, aussitôt rectifiée par la narratrice, s'inscrit dans cette logique. Le mouvement réflexif autour du mot « race », désuet et remplacé par « origine », révèle une conscience critique des catégories identitaires et de leur caractère discursif. Pascal est moins une appartenance qu'une somme de possibles imaginaires. Cette pluralisation rejoint les analyses de Stuart Hall sur l'identité diasporique comme positionnement relationnel et narratif et non comme essence, l'identité se pensant « à travers la différence et non en dehors d'elle » (1990 : 235). La succession de questions rhétoriques sur les ancêtres, sur les continents et les paysages exprime une attente collective qui projette sur le corps de l'enfant des histoires rivales. Le personnage est une figure de condensation symbolique, support de désirs, d'angoisses et d'espérances collectives. Cette logique rejoint l'analyse de Judith Butler (2009 : 3) selon laquelle le sujet se forme sous l'action de normes et de cadres perceptifs antérieurs à l'individu, le regard social créant les conditions mêmes de l'intelligibilité du sujet. La phrase finale, « Il était tout cela », résume cette économie du regard : l'identité de Pascal est une saturation de projections, non une identité fixe. Maryse Condé inscrit donc son personnage dans une subjectivité relationnelle, construite par l'attente collective, où le regard fonde l'existence symbolique et prépare la dimension messianique du récit.

De ce fait, le personnage central se trouve pris dans une circulation de discours qui substitue à l'essence une performativité narrative. Il valide ainsi la lecture de Judith Butler selon laquelle « le sujet se forme dans et par des cadres discursifs qui le précèdent » (2005 : 25). Le messie condéen se définit par une instabilité ontologique assumée, perceptible dans l'aveu selon lequel « son histoire changeait selon la bouche qui la racontait » (89), ce qui fait de l'identité un effet discursif produit par la narration. La filiation biblique, traditionnellement fondatrice, se trouve ici déplacée vers une pluralité de récits concurrents, où la figure christique

perd toute autorité transcendante au profit d'une inscription historique et humaine. Cette désacralisation donne sens à la subjectivité relationnelle de Rosi Braidotti (2013), qui veut que le sujet se pense dans des réseaux et des trajectoires multiples : « la subjectivité contemporaine s'inscrit dans des relations plutôt que dans des origines fixes » (49). Dans les deux œuvres, le manque agit ainsi comme un moteur narratif et épistémologique, puisque l'absence d'un centre stable stimule la prolifération des récits. De même chez Sarr, cette dynamique apparaît dans la remarque selon laquelle « plus Elimane se dérobait, plus il prenait de place » (301), formule qui condense la logique paradoxale de la subjectivité fendue. Chez Condé, le messie affirme une position analogue lorsqu'il reconnaît que « son silence nourrissait les histoires » (143), ce qui inscrit l'identité dans une économie de l'énigme. Cette poétique de l'absence rejoint les analyses de Dominique Viart sur les écritures contemporaines du sujet, qui mettent en avant des figures de l'effacement et de la discontinuité, « le sujet littéraire se construit dans la faille et la reprise fragmentaire » (2008 : 91). La crise de l'autorité symbolique traverse également les deux romans, puisque l'écrivain et le messie, figures traditionnellement associées à la souveraineté du sens, se trouvent redistribués dans des dispositifs polyphoniques. Jacques Rancière souligne que la littérature agit par un déplacement des régimes de parole, « elle redistribue les places et les voix dans le partage du sensible » (2000 : 37), perspective que l'on voit à l'œuvre dans la manière dont Sarr confie la construction de T.C. Elimane à une constellation de narrateurs secondaires, tandis que Condé confère au messie une identité façonnée par la rumeur et l'interprétation. Cette pluralité vocale inscrit la subjectivité dans un espace dialogique, considéré par Mikhaïl Bakhtine comme le lieu même de la conscience : « la conscience vit dans l'interaction des voix » (1978 : 68). Dans cette perspective, l'identité relève d'un processus narratif ouvert, soutenu par la répétition et la variation des récits.

Les deux textes interrogent également la question de la filiation symbolique, en substituant à la généalogie biologique une transmission textuelle et imaginaire. Dans *La plus secrète mémoire des hommes*, le narrateur affirme que « les livres formaient une famille plus durable que le sang » (357), tandis que dans *L'Évangile du nouveau monde*, le messie reconnaît que « ses disciples inventaient sa lignée » (211). Ces formulations inscrivent l'identité dans une logique de post-mémoire, analysée par Marianne Hirsch comme une construction médiatisée par le récit : « la mémoire se forme dans la médiation narrative » (2012 : 33). On le voit, l'écrivain fantôme et le messie instable incarnent une subjectivité fragmentée qui articule absence, projection et polyphonie et qui propose une pensée contemporaine de l'identité conçue comme effet discursif, énigme narrative et espace relationnel.

1.2. Subjectivité relationnelle et hétéronomie du "je"

Dans *La plus secrète mémoire des hommes* et *L'Évangile du nouveau monde*, la subjectivité s'élabore dans un régime relationnel où l'identité se constitue par médiations, relais discursifs et regards pluriels, ce qui place le "je" sous une dépendance structurelle à l'égard des autres. Chez Mohamed Mbougar Sarr, le narrateur reconnaît que l'existence de T. C. Elimane prend forme à travers une constellation de critiques, d'amis, de lecteurs et de commentateurs, puisque

Si on pouvait douter qu'ait réellement existé, à une époque, un homme appelé T.C. Elimane, ou se demander si ce n'était pas là le pseudonyme qu'un auteur s'était inventé pour se jouer du milieu littéraire ou s'en sauver, nul, en revanche, ne pouvait mettre en doute la puissante vérité de son livre : celui-ci refermé, la vie vous refluait à l'âme avec violence et pureté (14).

Ces lignes de *La plus secrète mémoire des hommes* formulent, avec une grande précision poétique et conceptuelle, une pensée contemporaine de la subjectivité littéraire fondée sur l'hétéronomie et la relation, en dissociant l'existence empirique de l'auteur et la validité symbolique de l'œuvre. Le doute portant sur l'existence de T. C. Elimane installe l'identité auctoriale dans un régime d'indécidabilité qui relève d'une logique discursive plutôt que biographique. Le nom propre fonctionne ici comme un opérateur fictionnel et institutionnel, susceptible de circuler, de se déplacer et de se reconfigurer dans le champ littéraire. Cette conception rejoint les analyses récentes de Dominique Maingueneau sur l'auctorialité, selon lesquelles l'auteur se construit dans un espace d'énonciation élargi, à l'intersection du texte, des discours critiques et des institutions, « l'auteur relève d'un dispositif énonciatif et social qui excède toute personne empirique » (2014 : 112). L'hypothèse du pseudonyme souligne cette dimension stratégique, en inscrivant T.C. Elimane dans une posture d'opacité volontaire qui active l'imaginaire du milieu littéraire. La subjectivité se configure alors par les regards, les soupçons et les récits produits par autrui, ce qui consacre une hétéronomie constitutive du "je". Cette dynamique correspond à ce que Jérôme David (2012 : 87) analyse comme une existence relationnelle de l'auteur, façonnée par les récits de réception et par les régimes de visibilité propres à la littérature mondiale.

La seconde partie de la citation opère un déplacement décisif en attribuant la vérité au livre lui-même, indépendamment de toute certitude sur son auteur. La « puissante vérité » évoquée relève d'un régime expérientiel, formulé par une métaphore organique qui associe la lecture à un mouvement intérieur de reflux vital. Cette vérité se définit par l'intensité de l'affect et par la profondeur de l'expérience, ce qui inscrit la littérature dans une économie de la relation entre texte et lecteur. Marielle Macé, analysant les formes de vie littéraires, où la lecture agit comme une pratique transformatrice de l'expérience, suggère que « la littérature propose des manières d'habiter le monde qui se partagent dans l'acte de lecture » (2016 : 41). Le sujet auctorial se trouve ainsi relayé par une

subjectivité lectorale, chargée d'actualiser la puissance du texte et d'en garantir la valeur symbolique. La vérité du livre se constitue alors dans un espace intersubjectif, où lecteurs et discours critiques participent à la reconnaissance de l'œuvre. Cette circulation de la vérité rejoint la perspective des dynamiques attentionnelles d'Yves Citton (2014 : 92), selon lesquelles la valeur culturelle repose sur la captation et la redistribution de l'attention collective. T.C. Elimane existe dans l'attention intense que son livre suscite, attention qui fonde sa réalité symbolique.

La violence et la pureté associées à l'effet du texte participent d'un régime de sacralisation esthétique qui renforce l'aura de l'auteur absent. Cette sacralisation repose sur un paradoxe productif : l'effacement biographique nourrit la croyance dans la valeur de l'œuvre. Les travaux de Nathalie Heinich (2014 : 119) relatives aux régimes de valeur montrent que la singularité artistique se construit par des dispositifs d'exception, de rareté et de retrait, où l'absence agit comme un amplificateur symbolique. Elimane incarne pleinement ce régime, puisque son existence discursive repose sur un livre unique investi d'une puissance quasi mythique. La subjectivité auctoriale se trouve alors disséminée dans un ensemble de médiations où le texte, les lecteurs et les récits critiques occupent une place centrale. Cette configuration est confirmée par Gisèle Sapiro (2018) à propos de la circulation transnationale des œuvres, où l'auteur apparaît comme une construction collective produite par des réseaux de traduction, de critique et de légitimation.

Ce passage met également en évidence un déplacement du centre identitaire vers la périphérie narrative, puisque la certitude concerne l'effet du livre plutôt que l'origine du sujet. La subjectivité s'élabore dans un réseau de médiations où l'expérience partagée de la lecture constitue le lieu principal de reconnaissance. Caroline Granier (2019 : 64), explorant la réception contemporaine, suppute que la valeur littéraire se stabilise dans des communautés interprétatives plutôt que dans des figures auctoriales souveraines. Le "je" d'Elimane se dissout dans une pluralité de regards et d'affects, ce qui consacre l'hétéronomie comme principe structurant de l'identité littéraire. La citation donne alors à voir une subjectivité relationnelle, façonnée par la puissance du texte, par l'expérience lectorale et par les discours qui prolongent l'œuvre dans l'espace public. Elle propose une pensée résolument contemporaine de l'auteur, conçu comme une figure collective, instable et médiatisée, dont l'existence symbolique repose sur la circulation du sens et sur l'intensité des relations que le livre parvient à susciter.

Dans *L'Évangile du nouveau monde*, Maryse Condé déploie une dynamique comparable à travers la figure du messie anonyme, dont la dispersion narrative déplace l'autorité identitaire vers la périphérie, là où se croisent les interprétations et les attentes :

> Pascal ne se révéla pas l'élève qu'elles attendaient. Il rêvassait pendant les cours, ne fréquentait que les enfants les plus pauvres et

> n'avait rien de plus pressé à faire que de se précipiter à la cuisine où deux servantes mal payées préparaient les repas de la cantine. Il leur prodiguait caresses et bons mots. Celles-ci en retour ne ménageaient pas leurs gâteries. N'eût été la relation qu'elles entretenaient avec Eulalie, les sœurs Mara auraient renvoyé Pascal (16).

L'auteure met ici en scène une subjectivité façonnée par le décalage structurel entre normes institutionnelles et choix relationnels, en inscrivant Pascal dans une économie sociale de l'écart et de la périphérie. Le regard porté par les sœurs Mara construit d'emblée un horizon d'attente fondé sur la conformité scolaire, la discipline et l'adhésion aux valeurs de l'institution religieuse. Face à cet horizon, Pascal se singularise par une attitude marquée par la rêverie, la dispersion attentionnelle et une forme de retrait cognitif qui signale une inadéquation aux régimes scolaires de performance. À ce sujet, Bernard Lahire (2019 : 318) parle de pluralité dispositionnelle, selon laquelle les trajectoires individuelles s'organisent autour de dispositions parfois discordantes, issues de socialisations différenciées, produisant des comportements perçus comme déviants par les institutions dominantes. Pascal incarne cette dissonance en refusant l'intériorisation des attentes scolaires au profit d'un investissement relationnel situé ailleurs. La rêverie apparaît alors comme une modalité de résistance silencieuse aux cadres normatifs, une manière d'habiter le temps scolaire sans adhérer à ses finalités implicites. Cette subjectivité s'élabore dans un rapport oblique au savoir et à l'autorité, fondé sur la disponibilité affective plutôt que sur l'accumulation de compétences évaluables.

Le choix relationnel de Pascal, qui favorise les enfants les plus pauvres et les cuisinières subalternes, ancre son identité dans un réseau affectif à la périphérie de l'espace institutionnel. La cuisine, espace de travail invisible et dévalorisé, est un contre-espace social où se jouent des formes de reconnaissance qui ne passent pas par les hiérarchies scolaires et religieuses. Les caresses, les mots doux, les échanges de nourriture sont une économie du care réciproque où chacun a une place symbolique et affective. Joan Tronto (2015 : 29), sur l'éthique du care, conçoit le soin comme pratique relationnelle et politique, structurante des subjectivités situées dans la vulnérabilité. Pascal se façonne dans cet interstice relationnel par une écoute des corps usés, des vies fragiles et des gestes simples, ce qui donne à sa subjectivité une direction éthique vers les laissés-pour-compte des dispositifs institutionnels. Cette inscription relationnelle dévoile une autre socialité, où la valeur d'une personne se définit par son attention et sa sollicitude et non par sa conformité scolaire. L'identité de Pascal se construit donc dans une économie affective horizontale, de proximité et de reconnaissance.

L'allusion aux « gâteries » des servantes met en évidence la circularité du don et du contre-don qui organise ces relations périphériques. L'échange affectif se combine à un échange matériel

symbolique, la nourriture et la parole bienveillante contribuant à renforcer le lien social Didier Fassin (2018 : 71), étudiant les économies morales, explique comment les jugements, les attachements et les choix s'insèrent dans des régimes de valeurs tacites, souvent liés à la compassion et à la reconnaissance des vulnérabilités. Pascal est un sujet légitime dans cette micro-communauté affective, alors que l'institution scolaire a du mal à reconnaître la légitimité de cette subjectivité relationnelle. La menace de renvoi, suspendue à l'intervention d'Eulalie, dévoile une hétéronomie structurelle du sujet, dont la position sociale dépend de médiations relationnelles féminines et subalternes. Cette dépendance met en évidence l'importance des alliances affectives pour la survie institutionnelle des personnes en marge des normes dominantes. La subjectivité de Pascal se bâtit donc dans une tension entre exclusion possible et protection relationnelle, ce qui le rend d'autant plus dépendant des réseaux informels de solidarité.

Cette constellation relationnelle contribue à façonner une figure messianique désajustée, loin des modèles héroïques ou ascétiques des récits religieux classiques. Pascal se caractérise ainsi par une éthique de la proximité et une attention aux vies minorées, ce qui place sa singularité dans une logique de renversement des valeurs. Les autorités religieuses sont présentées comme des instances de normalisation, les servantes comme des détentrices d'une sagesse pratique, faite d'expérience, de lassitude et de générosité quotidienne. Le héros condéen s'empare des lieux dévalorisés et redonne dignité aux corps besogneux Leur rapport au monde est fondé sur l'observation des relations réelles et non sur l'acceptation des abstractions institutionnelles. Cette subjectivité relationnelle prépare une relecture actuelle de la figure messianique, à partir du soin, de la solidarité et de l'écoute des plus fragiles. Maryse Condé fait donc une critique indirecte des institutions scolaires et religieuses, en montrant que l'élection symbolique du personnage passe par les marges sociales et par les relations affectives discrètes qui organisent la vie quotidienne.

Ainsi appréhendé, la subjectivité est un espace de circulation plutôt qu'un noyau intérieur. Dans les deux romans, les dispositifs de médiation jouent un rôle central dans la fabrication du sujet, qu'il s'agisse des critiques littéraires, des prix, des archives ou des récits religieux. Chez Sarr, la médiation critique participe à la sacralisation d'Elimane, puisque le narrateur souligne que « les articles et les polémiques faisaient son œuvre autant que son livre » (176). Ladite médiation inscrit l'identité auctoriale dans une économie symbolique collective. Du côté de Condé, la médiation religieuse et sociale façonne la figure messianique par une série de récits concurrents qui attribuent au personnage des significations variables. Elle se résume dans le texte par l'idée que « son histoire changeait selon la bouche qui la racontait » (89). Cette dépendance au discours d'autrui correspond à ce que Charles Taylor analyse sous le concept de reconnaissance, où l'identité se construit dans des relations dialogiques :

« la reconnaissance façonne l'identité de manière décisive » (1992 : 34). Le "je" se trouve alors pris dans un processus de validation et de réinterprétation permanentes. Cette hétéronomie du sujet s'accompagne d'une redistribution des régimes de légitimité narrative. Le centre identitaire glisse vers les marges du récit, là où s'expriment les voix secondaires, les rumeurs et les commentaires. On le voit dans la manière dont Sarr confère aux figures périphériques le pouvoir de définir Elimane, tandis que Condé confie aux anonymes et aux foules la construction du messie. Dans cette perspective, l'identité relève d'un processus narratif ouvert, porté par la répétition, la variation et la confrontation des récits. Les deux œuvres proposent alors une poétique de l'hétéronomie qui met en question l'illusion d'un sujet autonome et souverain, et qui affirme la dimension relationnelle de toute narration identitaire. En somme, *La plus secrète mémoire des hommes* et *L'Évangile du nouveau monde* inscrivent la subjectivité dans une hétéronomie assumée, où le "je" s'élabore par les autres, dans un espace narratif polyphonique qui fait de la périphérie le lieu privilégié de la construction identitaire.

2. Dispositifs narratifs de la fragmentation : polyphonie, archives et discontinuité

Cette section examine les formes par lesquelles *La plus secrète mémoire des hommes* et *L'Évangile du nouveau monde* inscrivent l'identité dans des dispositifs narratifs fondés sur la dispersion des voix, la médiation documentaire et la disjonction temporelle. La polyphonie redistribue l'autorité du récit et fait circuler le sens entre narrateurs, témoins et commentaires. On le voit dans la prolifération de récits enchâssés et de points de vue concurrents. L'archive, mobilisée sous des formes hétérogènes, institue une mémoire lacunaire où le savoir procède par fragments et reprises. La discontinuité temporelle intensifie cette poétique en privilégiant le montage, la coupe et la reprise. En conséquence, l'identité narrative s'élabore par éclats plutôt que par continuité linéaire. Ces dispositifs articulent une esthétique de la fragmentation à une réflexion sur la vérité, la transmission et la légitimation, et proposent une écriture qui engage le lecteur dans une co-élaboration active du sens.

2.1. Polyphonie et narration éclatée : récits enchâssés et voix concurrentes

Dans *La plus secrète mémoire des hommes* et *L'Évangile du nouveau monde*, la polyphonie s'impose comme un principe structurant qui redistribue l'autorité narrative et fragmente l'accès au sens par une prolifération de voix, de récits enchâssés et de médiations textuelles. Le roman de Mohamed Mbougar Sarr organise un montage où se juxtaposent narrations à la première personne, discours critiques, lettres, extraits d'ouvrages fictifs, comptes rendus et récits rapportés, produisant un espace narratif stratifié.

Journal, je ne t'écris que pour une seule raison : dire combien Le Labyrinthe de l'inhumain m'a appauvri. Les grandes œuvres appauvrissent et doivent toujours appauvrir. Elles ôtent de nous le superflu. De leur lecture, on sort toujours dénué : enrichi, mais enrichi par soustraction (44).

Dans *La plus secrète mémoire des hommes*, cet extrait témoigne d'une polyphonie intérieure qui contribue à la narration éclatée du roman, en combinant écriture diaristique, discours critique et réflexion métapoétique dans un même espace textuel. L'adresse au journal crée une scène d'énonciation seconde, enchâssée dans le récit premier, qui fait entendre une voix réflexive différente du fil narratif principal. Cette voix récupère et remanie des discours critiques préexistants sur la littérature, en les réinjectant dans une expérience subjective de lecture. La mention de *Le Labyrinthe de l'inhumain* active une circulation intertextuelle où l'œuvre fictive d'Elimane agit comme un foyer de discours multiples, critiques, intimes et philosophiques. La polyphonie se manifeste par la coexistence de plusieurs régimes de parole dans un même fragment : le journal intime, l'énoncé théorique sur la littérature et l'écho d'un discours collectif sur les « grandes œuvres ». Cette stratification discursive correspond à ce que Dominique Maingueneau (2017 : 142) identifie comme une scénographie énonciative complexe, dans laquelle le texte littéraire met en scène ses propres conditions de légitimité et de valeur. La narration éclatée repose ici sur une logique de montage, où la voix diaristique intègre des discours qui la dépassent et qui circulent dans l'espace littéraire. L'assertion selon laquelle « les grandes œuvres appauvrissent » relève d'un discours axiologique partagé, qui excède le sujet écrivant et inscrit sa parole dans une communauté interprétative. Cette circulation de valeurs discursives rejoint la construction collective des hiérarchies littéraires de Sapiro (2018 : 91), où la valeur d'une œuvre se fabrique par la répétition et la reformulation de jugements critiques. La voix du journal fonctionne alors comme un relais, un point de condensation de discours hétérogènes qui participent à la mythification d'Elimane. L'idée d'un « enrichissement par soustraction » formule une poétique de la perte qui circule entre les voix, sans s'assigner à une autorité unique. Cette conception de la littérature comme expérience de dépouillement engage une éthique de la lecture fondée sur l'altération du sujet lecteur, une altération que Marielle Macé (2017 : 54) analyse en termes de transformation des formes de vie par la pratique littéraire. La polyphonie ne réside donc pas seulement dans la multiplicité des personnages ou des narrateurs, mais dans l'intégration de discours critiques et théoriques au sein même de la narration. L'extrait donne à voir une vérité littéraire distribuée, produite par l'entrecroisement de voix qui commentent, évaluent et réinterprètent l'œuvre d'Elimane. La narration éclatée instaure de ce fait une dynamique où aucun discours ne s'impose comme définitif, et où le sens se construit par résonance entre écrit intime, jugement esthétique et mémoire collective du littéraire.

> Au réveil, vers treize heures, je l'ai relu en entier, à jeun, sans les drogues ni le magnétisme de Siga D. Le bouleversement fut encore tel que je restai dans ma chambre, mou et anéanti. Aux alentours de seize heures, mon coloc vint s'assurer que je vivais toujours. Je prétextai des migraines pour justifier ma torpeur. Stanislas, qui s'y connaît (il a du sang polonais), me donna une kyrielle d'astuces pour se remettre d'une gueule de bois. Même celle que provoque un livre ? Quel livre ? Je lui tendis Le Labyrinthe de l'inhumain. C'est ce que tu lis en ce moment ? Oui. C'est lui qui te met dans cet état ? Peut-être. Parce que c'est bien ou mauvais ? (44).

La scène articule d'abord une voix introspective, ancrée dans l'expérience corporelle de la lecture, où la relecture « à jeun » intensifie l'effet du texte et inscrit la littérature dans une physiologie des affects. Le bouleversement éprouvé se dit par des états somatiques, torpeur, anéantissement, retrait du monde, ce qui place la lecture au rang d'événement existentiel. Cette voix subjective se trouve aussitôt relayée et perturbée par l'irruption d'une voix autre, celle du colocataire, qui introduit un registre conversationnel, pragmatique et trivial. La narration opère alors un montage de discours hétérogènes, où le langage de l'expérience esthétique côtoie celui du quotidien, des migraines et de la gueule de bois. Cette hétérogénéité discursive correspond à la polyphonie de situations énonciatives de Sylvie Patron (2016), où la narration contemporaine articule des foyers de parole irréductibles les uns aux autres. Le dialogue introduit une mise à distance ironique de l'expérience de lecture, puisque le colocataire interprète l'état du narrateur à l'aune de catégories médicales et culturelles ordinaires. Cette concurrence interprétative installe une pluralité de régimes de sens, où le livre circule entre statut d'objet esthétique, de substance intoxicante et de déclencheur d'affects. La question finale, « Parce que c'est bien ou mauvais ? », condense cette indécidabilité axiologique et empêche toute clôture évaluative. Cette suspension du jugement relève d'une éthique narrative fondée sur l'ouverture, analysée par Marielle Macé (2017 : 63) à propos des expériences littéraires qui déplacent les cadres habituels de l'évaluation. La polyphonie se manifeste également par la présence implicite de la voix du livre lui-même, *Le Labyrinthe de l'inhumain*, dont l'effet traverse les corps et les discours sans jamais se formuler directement. Le texte lu agit comme un foyer silencieux autour duquel gravitent des paroles multiples. Il correspond à une configuration proposée par Laurent Demanze (2019 : 88) dans les récits contemporains de lecture, où l'œuvre circule par effets, répliques et échos. La narration éclatée repose alors sur une dissémination de la parole, où aucun point de vue ne s'impose comme souverain. Le sens se fabrique dans l'interaction entre voix intime, dialogue ordinaire et puissance muette du texte lu. Cette scène illustre une poétique du montage relationnel, où la littérature se pense dans ses usages, ses malentendus et ses effets corporels, et où

la polyphonie constitue une position éthique attentive à la pluralité des interprétations et à l'irréductibilité des expériences de lecture.

En tout cas, pareille architecture favorise une circulation du sens entre instances multiples et installe une hétérogénéité assumée des régimes de vérité. Le lecteur traverse des séquences où l'information se présente sous des statuts variables, tantôt assertifs, tantôt conjecturaux, tantôt polémiques, ce qui dissocie la connaissance de toute clôture univoque. Cette écriture du montage s'inscrit dans des pratiques contemporaines de Dominique Maingueneau (2015 : 214), pour qui l'auctorialité moderne s'énonce dans des dispositifs pluriels qui excèdent la voix centrale et multiplient les cadres d'énonciation. La polyphonie dessine alors une scène de parole où chaque voix a une légitimité située, sans hiérarchie ultime. Dans ce contexte, les récits enchâssés sont déterminants car ils brisent la temporalité et ouvrent des foyers narratifs secondaires. L'histoire de T. C. Elimane se reconstitue par récursivité, chaque récit relançant l'enquête sans jamais la fixer. Les faux papiers et citations apocryphes contribuent à cette dynamique en estompant les frontières entre archive et fiction, instaurant une épistémologie du doute fécond. Cette méthode s'inscrit dans ce que Laurent Demanze (2019 : 63) décrit comme une poétique de l'enquête littéraire contemporaine, basée sur l'inachèvement et la multiplicité des sources, où le récit avance par hypothèses successives. La polyphonie engendre ici une vérité relationnelle, construite par confrontation de perspectives et non par synthèse totalisante. Le refus d'un récit clos se manifeste par le maintien d'angles morts et de silences qui laissent l'œuvre ouverte à l'interprétation Cette ouverture sollicite le lecteur dans une herméneutique permanente, condition d'accès au sens dans un monde narratif morcelé.

Dans *L'Évangile du nouveau monde*, la polyphonie adopte une forme différente, fondée sur la circulation de récits collectifs, de paroles internes et de voix qui construisent la figure messianique par agrégation.

> Pascal se prit la tête entre les mains. Espiïitu s'assit familièrement sur le lit. « Par contre j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre ; votre père, Corazon Tejara, sera demain à l'ashram, il est parvenu à quitter l'Inde plus tôt que prévu. » Dans le cœur de Pascal, la douleur et la colère se disputaient. Mais, pensa-t-il, à la fois effondré et furieux, il ne me trouvera pas. Je serai parti, parti très loin, avant son retour. Oui, pour qui le prenait Corazon Tejara ? Pour un jouet ? Pour un objet avec lequel on s'amuse et que l'on passe de main en main puis que l'on jette quand il n'a plus d'effet ? (205)

Cet extrait donne à lire une scène décisive où la figure messianique se construit par agrégation de récits collectifs, de paroles médiatrices et de discours intérieurs conflictuels, révélant une subjectivité prise dans un faisceau de voix qui la précèdent et la travaillent. La parole d'Espiïitu agit comme un relais narratif chargé de faire circuler une information

déterminante, celle du retour du père, laquelle n'existe pour Pascal qu'à travers cette médiation verbale. L'événement se constitue donc dans et par le récit rapporté, ce qui inscrit l'identité du personnage dans une économie de l'annonce, de l'attente et de la projection. Cette configuration de la narrativité contemporaine (Demanze, 2019 : 101) se fonde sur la circulation des discours, où l'événement se fabrique par l'accumulation de paroles hétérogènes plutôt que par une présence immédiate. La figure paternelle, absente physiquement, acquiert une puissance symbolique par son déplacement narratif depuis l'Inde jusqu'à l'ashram, trajectoire qui nourrit l'imaginaire messianique et réactive la question de la filiation. Face à cette parole extérieure, le texte ouvre un espace de discours intérieur où la subjectivité de Pascal se fragmente entre douleur, colère et désir de fuite, donnant à voir une conscience travaillée par des affects contradictoires. Cette intériorité n'apparaît pas comme un refuge autonome, mais comme un lieu de reprise et de reformulation des récits qui l'assaillent, ce qui renvoie aux analyses de Judith Butler (2020, p. 28) sur la constitution relationnelle du sujet, façonné par des cadres discursifs qui produisent à la fois reconnaissance et violence symbolique. La question adressée mentalement au père, formulée en termes d'objectification et de manipulation, révèle une lucidité critique face aux usages symboliques dont Pascal se sent l'objet. Le corps et l'identité circulent dans les récits familiaux et spirituels comme des entités appropriables, transmissibles, jetables, ce qui inscrit la subjectivité dans une logique de dépossession. Cette perception à travers des régimes moraux contemporains apparaît également chez Didier Fassin (2018, p. 83), où certaines vies se trouvent réduites à des valeurs d'usage dans des dispositifs relationnels asymétriques. La figure messianique se construit alors dans une tension permanente entre assignation et refus, entre récits hérités et désir d'échappée, sans qu'un centre identitaire stabilisé s'impose. La fuite projetée par Pascal constitue moins un acte que la formulation d'un contre-récit intérieur, destiné à résister à l'agrégation des discours qui cherchent à le saisir. Cette scène illustre une poétique de la polyphonie intime, où la figure messianique se définit par la superposition de voix externes et de paroles internes, produisant une identité stratifiée, vulnérable et conflictuelle. Maryse Condé inscrit de ce fait le messianisme dans une dynamique profondément humaine, où la grandeur symbolique s'élabore dans la friction des récits, et où la subjectivité émerge dans l'espace instable de leur confrontation, faisant de la fragmentation narrative le moteur même de la construction identitaire. C'est d'ailleurs ce même élan narratif qu'on retrouve dans l'extrait suivant :

Bientôt Pascal fut incapable de supporter le respect - le mot est faible, disons plutôt la dévotion - dont tous l'entouraient ; garçons et filles, vieux et jeunes plongeaient par terre pour le saluer dès qu'ils l'apercevaient. Un de ses étudiants, François, avait publié une brochure intitulée *Les Aphorismes de Pascal.* À chaque fois qu'il les feuilletait, il était saisi d'un sentiment qui ressemblait fort à de la honte. Est-ce moi,

pensait-il, qui ai accouché de ces platitudes ? « Il faut avoir le cœur pur comme celui d'un petit enfant. C'est cela que le créateur aime », ou bien : « N'en voulez pas à celui qui vous fait du mal. Au contraire, ouvrez- lui les bras et serrez-le contre vous. » Aussi, il avait toujours refusé de les commenter publiquement, il n'en avait pas moins été obligé d'en signer près d'un millier d'exemplaires (179).

La citation met en lumière un moment crucial de cristallisation messianique où la subjectivité de Pascal se trouve entièrement prise dans une circulation de récits, de gestes rituels et de paroles figées qui excèdent toute maîtrise individuelle. La dévotion collective, décrite par l'hyperbolisation des postures corporelles et des gestes d'adoration, institue un régime de visibilité totale qui transforme Pascal en surface projective pour une communauté en quête de sens. Le respect se mue en sacralisation sociale, produite par la répétition des regards, des prosternations et des discours, ce qui inscrit l'identité du personnage dans une économie de la croyance partagée. Une dynamique évoquée par Charles Taylor (2016 : 211) quant à la fabrication sociale des figures morales, où la reconnaissance collective façonne des autorités symboliques indépendamment de leur consentement subjectif. La publication des *Aphorismes de Pascal* constitue un moment décisif de fixation discursive, puisque la parole vivante se trouve figée en formules normatives, détachées de leur contexte relationnel initial. La honte éprouvée par Pascal signale une rupture entre l'expérience intérieure et sa mise en circulation publique, révélant une hétéronomie profonde du sujet face aux usages de sa parole. Cette dissociation convoque celle Marielle Macé (2016 : 97) sur la transformation des paroles en formes de vie prescriptives, où l'énoncé littéraire ou moral acquiert une autonomie normative susceptible d'écraser l'expérience singulière. Les aphorismes, qualifiés intérieurement de platitudes, fonctionnent pourtant comme des supports de croyance pour le collectif, ce qui souligne la force performative des discours simplifiés dans les dynamiques messianiques. La signature contrainte de milliers d'exemplaires matérialise cette dépossession, puisque le corps de Pascal se trouve requis pour authentifier des paroles qu'il refuse d'habiter publiquement. Cette contrainte symbolique renvoie aux travaux récents de Didier Fassin sur les formes de violence morale, où l'individu se trouve sommé d'endosser des rôles et des récits produits par autrui (2018 : 102). La figure messianique se construit alors par agrégation de gestes, de textes et de regards, tandis que la subjectivité intime se fragmente sous le poids de la dévotion collective, faisant de la polyphonie sociale un moteur d'aliénation autant que de reconnaissance.

On le voit, la narration distribue la parole entre narrateurs, communautés et instances religieuses, ce qui confère au texte une texture chorale. Les récits se répondent sans se fondre, produisant une pluralité d'interprétations concurrentes de l'événement et du personnage central. Cette stratégie narrative inscrit la vérité dans une dynamique

relationnelle, façonnée par l'attente, la rumeur et l'appropriation collective. À cet égard, les travaux d'Aurélie Adler *et alii* (2025) sur les récits choraux contemporains soulignent que la pluralisation des voix constitue un geste politique de redistribution de la parole. Le texte de Condé organise cette redistribution par un usage maîtrisé de la discontinuité, alternant scènes, focalisations et registres discursifs, ce qui empêche toute stabilisation dogmatique du sens.

Le montage de récits et de citations participe dans les deux œuvres à une hétérogénéité assumée des régimes de vérité. Chez Sarr, l'autorité critique se trouve relativisée par la coexistence de lectures antagonistes, tandis que les archives fictives se présentent comme des objets interprétables, soumis aux intérêts et aux affects de ceux qui les manipulent. Caroline Granier (2020 : 54) pense à une hétérogénéité similaire sur la vérité littéraire contemporaine, conçue en tant que processus situé et dialogique plutôt qu'un énoncé définitif. Chez Condé, la vérité messianique se fabrique par accumulation de récits partiels, chacun portant une charge symbolique spécifique, ce qui inscrit la narration dans une économie de la croyance collective. Les voix concurrentes produisent des versions incompatibles, dont la coexistence affirme la pluralité des interprétations possibles. Cette pluralité engage une posture éthique qui valorise l'écoute et la reconnaissance des divergences.

La discontinuité temporelle renforce la poétique polyphonique en fragmentant la chronologie et en privilégiant la reprise. Les récits se déploient par retours, anticipations et ellipses, ce qui dissocie la progression narrative d'une linéarité cumulative. Une temporalité éclatée correspondant à ce que Marielle Macé analyse comme une écriture des formes de vie, où le récit explore des manières d'habiter le temps et l'expérience sans totalisation (2016 : 88). Dans les deux romans, la discontinuité agit comme un opérateur critique, puisqu'elle empêche la constitution d'un récit souverain et invite à une lecture attentive aux variations. Le refus d'un dénouement conclusif s'affirme par la persistance de questions ouvertes, qui prolongent l'œuvre au-delà de sa clôture matérielle. Une telle ouverture constitue une position éthique, dans la mesure où elle reconnaît la complexité du réel et la multiplicité des voix qui le composent. La polyphonie fonctionne également comme un dispositif de médiation entre fiction et histoire, en exposant la construction discursive des récits collectifs. Les faux documents et citations inventées chez Sarr interrogent la crédibilité des archives et la fabrication des canons, tandis que les récits religieux revisités chez Condé mettent en lumière les mécanismes de légitimation symbolique. Cette mise en abyme des régimes discursifs correspond aux analyses de Sapiro (2018) sur la circulation et la consécration des œuvres, où la valeur se construit par des réseaux de médiation et de réception. La narration éclatée rend visibles ces réseaux en multipliant les points d'accès au sens.

En somme, la fragmentation narrative se présente dans les deux œuvres comme un principe poétique et une position éthique indissociables. Poétique, parce qu'elle fonde une esthétique du montage, de la disjonction et de la reprise, qui renouvelle les formes du roman contemporain. Éthique, parce qu'elle affirme un refus de la clôture interprétative et une attention constante aux voix multiples. Les analyses récentes sur la polyphonie narrative soulignent que la pluralisation des instances énonciatives engage une responsabilité du lecteur, invité à composer avec des perspectives hétérogènes. Dans *La plus secrète mémoire des hommes* et *L'Évangile du nouveau monde*, cette responsabilité se traduit par une co-élaboration du sens, où la vérité narrative s'élabore dans l'espace partagé de la lecture. La narration éclatée institue alors une éthique de la relation et de l'ouverture, qui fait de la fragmentation une ressource critique et un mode d'intelligibilité du monde contemporain.

2.2. Archive, mythe et réécriture : entre mémoire trouée et récit fondateur déconstruit

Dans *La plus secrète mémoire des hommes*, la réflexion sur l'archive s'enracine dans une série de citations et de fragments qui donnent à lire une mémoire littéraire disloquée, traversée par l'absence et par la médiation et place d'emblée l'auteur sous le régime d'une archive indirecte, constituée par des discours seconds, critiques, témoignages, rumeurs, notices, souvenirs de lecture. Cette archive n'offre jamais un accès plein à l'origine ; elle fonctionne par reprises partielles et par contradictions. Lorsque le narrateur note que

> Ma situation dans cet internat militaire perdu en brousse limitait mes recherches. Je les arrêtai et me résignai à cette vérité simple et cruelle : Elimane avait été effacé de la mémoire littéraire, mais aussi, semblait-il, de toutes les mémoires humaines, y compris celles de ses compatriotes (mais il est bien connu que ce sont les compatriotes qui vous oublient toujours les premiers). Le Labyrinthe de l'inhumain appartenait à l'autre histoire de la littérature (qui est peut-être la vraie histoire de la littérature) : celle des livres perdus dans un couloir du temps, pas même maudits, mais simplement oubliés, et dont les cadavres, les ossements, les solitudes jonchent le sol de prisons sans geôliers, balisent d'infinies et silencieuses pistes gelées (19).

L'aveu de la limitation matérielle des recherches inscrit d'abord l'archive dans une condition concrète de vulnérabilité, dépendante de lieux, d'institutions et de rapports de pouvoir. L'internat militaire en brousse figure un espace de relégation cognitive où l'accès aux traces se trouve entravé, révélant que la mémoire littéraire repose sur des infrastructures inégalement réparties. Cette situation confirme les analyses récentes de Gisèle Sapiro (2018), pour qui la circulation des œuvres et des auteurs dépend de configurations matérielles, géopolitiques

et institutionnelles qui déterminent leur visibilité ou leur effacement. L'archive apparaît dès lors comme un champ conflictuel, exposé à des logiques d'exclusion silencieuses plutôt qu'à des gestes spectaculaires de censure. L'affirmation selon laquelle Elimane a été « effacé de la mémoire littéraire » étend cette fragilité au niveau symbolique. L'effacement ne concerne pas uniquement le canon ou les instances savantes, mais touche également les mémoires collectives et nationales. La remarque ironique sur l'oubli précoce des compatriotes met en crise toute vision réparatrice ou solidaire de la mémoire postcoloniale, en soulignant que l'appartenance nationale n'offre aucune garantie de transmission. La mémoire est ici un espace instable, traversé par des ruptures générationnelles et par des désaffiliations symboliques, plutôt qu'un héritage continu.

La désignation de *Le Labyrinthe de l'inhumain* relevant de « l'autre histoire de la littérature » constitue un geste critique majeur. Cette autre histoire se définit en opposition à la narration canonique fondée sur la reconnaissance, la consécration et la continuité. Elle rassemble des œuvres sans postérité, des textes sans lecteurs durables, des livres que personne ne revendique. En suggérant que cette histoire marginale pourrait constituer la « vraie histoire de la littérature », le roman renverse les hiérarchies mémorielles et propose une reconfiguration épistémologique du littéraire. Cette perspective dialogue avec les recherches récentes sur les archives négatives et les histoires manquantes, notamment chez Hartman (2019), qui montre que l'absence de sources impose une écriture fondée sur la spéculation critique et la réinvention narrative. La littérature oubliée acquiert ici une centralité paradoxale, fondée sur ce qui manque plutôt que sur ce qui s'impose. La métaphore du « couloir du temps » accentue cette reconfiguration en donnant à voir une temporalité non linéaire, saturée de pertes et de dérives. Le temps littéraire ne progresse pas par accumulation ordonnée, mais par abandon successif de textes laissés hors du présent. Le fait que ces livres ne soient « pas même maudits » souligne la violence spécifique de l'oubli ordinaire, dépourvu de justification idéologique ou morale. L'effacement se produit sans procès, sans scandale, sans mémoire du conflit. L'archive se définit alors par ses vides autant que par ses traces. Les images finales de cadavres, d'ossements et de prisons sans geôliers déplacent la réflexion vers une dimension quasi mythique. L'histoire littéraire alternative prend la forme d'un paysage funéraire, peuplé de restes anonymes et privés de responsables identifiables. L'absence de geôliers désigne un système de pouvoir diffus, impersonnel, produit par des habitudes culturelles et des inerties institutionnelles.

Dans cette configuration, le mythe change de fonction. Il ne fonde plus une origine sacrée ou une lignée prestigieuse, mais s'attache à la figure du disparu, de l'auteur fantôme, du livre absent. Elimane accède à une dimension mythique précisément par son effacement, par la prolifération de récits qui tentent de pallier le manque d'archives. À ce sujet, Nathalie Heinich (2014) parle de régimes de singularité, où la rareté

et l'inaccessibilité renforcent la valeur symbolique. Le mythe ne stabilise pas le sens, il intensifie l'énigme. La réécriture s'impose alors en tant que seule modalité possible d'accès à cette mémoire trouée. Privé d'archives complètes, le narrateur construit un récit à partir de fragments, de métaphores et de conjectures. Cette écriture ne prétend pas restituer une vérité originaire, elle assume sa dimension interprétative et spéculative. Tiphaine Samoyault (2020) souligne à ce propos que la réécriture contemporaine fonctionne comme un travail critique sur le passé, fondé sur la transformation et la relance plutôt que sur la fidélité. Dans le roman de Sarr, la réécriture ne répare pas l'oubli, elle le rend lisible et pensable. On peut inférer que le roman porte en lui une conception profondément critique de l'archive, du mythe et de la mémoire littéraire. L'archive apparaît fragmentée et politiquement située, le mythe se déplace vers la figure de l'absence, et la réécriture devient un geste éthique face à l'impossibilité de l'héritage stable. L'histoire de la littérature cesse d'être un récit de transmission continue pour s'ériger en un champ de ruines, de silences et de trajectoires interrompues. Par cette mise en scène de l'oubli ordinaire, le roman propose une pensée contemporaine du littéraire, attentive aux disparitions, aux marges et aux récits impossibles, et affirme que la mémoire ne se conserve qu'au prix d'une réécriture consciente de ses propres manques.

Conclusion

Cette étude a montré comment *La plus secrète mémoire des hommes* et *L'Évangile du nouveau monde* proposent une pensée convergente de l'identité fondée sur la fragmentation, la médiation et la réécriture, en rupture avec les modèles unificateurs hérités de la tradition littéraire et mythique. Les figures centrales de l'écrivain effacé et du messie exposé à la dévotion collective mettent en crise toute conception substantialiste du sujet, en inscrivant l'existence individuelle dans des réseaux de discours, de regards et d'attentes qui la dépassent. L'analyse des dispositifs polyphoniques a mis en évidence une narration éclatée, structurée par la concurrence des voix, la discontinuité temporelle et l'hétérogénéité des régimes de vérité, qui déplacent l'autorité du sens vers un espace relationnel partagé entre narrateurs, témoins et lecteurs. L'examen des usages de l'archive et du mythe a révélé une poétique de la mémoire trouée, où l'oubli, la perte et l'effacement participent pleinement à la construction du récit, tandis que la réécriture critique s'impose comme mode privilégié d'intelligibilité du passé. Chez Sarr, l'archive littéraire fragmentaire déconstruit l'histoire canonique au profit d'un contre-récit des œuvres absentes et des auteurs effacés. Par contre chez Condé, le mythe biblique, déplacé et désacralisé, met en lumière les mécanismes sociaux de fabrication du sacré et de la croyance. Dans les deux cas, la narration identitaire se fonde sur la circulation des fragments, la reprise interprétative et l'instabilité constitutive du sens. Ces romans affirment ainsi une éthique du récit attentive aux marges, aux silences et aux voix secondaires, et inscrivent la littérature contemporaine dans une réflexion

critique sur la mémoire, l'héritage et la responsabilité narrative. L'identité s'y pense hors de toute clôture, dans un mouvement perpétuel de réécriture qui engage autant l'écriture que la lecture, et qui fait de la fragmentation un principe poétique, épistémologique et politique majeur.

Références bibliographiques

ADLER, A.; DUVAL, M. et MICHEL, C. (2025), *Aspects du roman choral*, Revue Romanesque, N° 17, Paris, Classiques Garnier.

ASSMANN, A. (2016). *Cultural Memory and Western Civilization: Functions, Media, Archives*. New York, Cambridge University Press.

BAKHTINE, M. (1978), *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard.

BOLTANSKI, L. & THÉVENOT, L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard.

BOURDIEU, P. (1992), *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Seuil.

BRAIDOTTI, R. (2013), *The Posthuman*, Cambridge, Polity Press

BUTLER, J. (2005), *Giving an Account of Oneself*. New York, Fordham University Press.

BUTLER, J. (2009), *Frames of War. When is Life Grievable*, London, Verso

BUTLER, J. (2020), *The Force of Nonviolence: An Ethico-Political Bind*. London, Verso.

CITTON, Y. (2014), *Pour une écologie de l'attention*. Paris, Seuil.

CONDÉ, M. (2021), *L'Évangile du nouveau monde*. Paris, JC Lattès.

DAVID, J. (2012), *Spectres de Goethe : les métamorphoses de la « littérature mondiale »*, Paris, Les Prairies Ordinaires.

DEMANZE, L. (2019), *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain*. Paris, J. Corti.

DESCOMBES, V. (2013), *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard.

FASSIN, Didier. (2018), *La vie. Mode d'emploi critique*. Paris, Seuil.

FOUCAULT, M. (1969), « Qu'est-ce qu'un auteur ? » dans *Bulletin de la société française de Philosophie*, t. LXIV, juillet-septembre 1969, P. 81-102.

GAUCHET, M. (2017), *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris, Gallimard.

GRANIER, C. (2019), *Lecteurs en pratiques. Enquêtes sur la réception littéraire contemporaine*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

HALL, S. (1990), « Cultural Identity and Diaspora » dans Jonathan Rutherford éd., *Identity, Community, Culture and Difference*, Lawrence and Wishart, P. 222-237

HARTMAN, S. (2019), *Wayward Lives, Beautiful Experiments*. New York, W. W. Norton & Company.

HEINICH, N. (2014), *Le paradigme de l'art contemporain*. Paris, Gallimard.

HIRSCH, M. (2012), *The Generation of Postmemory*, Columbia University Press.

ISER, W. (1976), *L'acte de lecture*. Bruxelles, Mardaga.

JOAS, H. (2017), *The Sacredness of the Person: A New Genealogy of Human Rights*. Georgetown University Press.
LAHIRE, B. (2019), *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*. Paris, Seuil.
MACÉ, M. (2016), *Styles. Critique de nos formes de vie*. Paris, Gallimard.
MACÉ, M. (2017), *Sidérer, considérer. Migrants en France*. Paris, Verdier.
MAINGUENEAU, D. (2014), *Discours et analyse du discours*. Paris, Armand Colin.
MAINGUENEAU, D. (2017), *Les phrases sans texte*. Paris, Armand Colin.
MEIZOZ, J. (2007), *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*. Genève, Slatkine.
PATRON, S. (2016), *Le narrateur. Un problème de théorie narrative*, Limoges, Lambert Lucas
RANCIÈRE, J. (2000), *Le Partage du sensible*, Paris, La Fabrique Éditions
RICŒUR, P. (1990), *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil.
RICŒUR, P. (1985), *Temps et récit* (Tome III). Paris, Seuil.
SAMOYAULT, T. (2020), *L'intertextualité*. Paris, Armand Colin.
SAPIRO, G. (2018), *La sociologie de la littérature*. Paris, La Découverte.
SARR, M. M. (2021), *La plus secrète mémoire des hommes*. Paris, Philippe Rey.
TAYLOR, Ch. (2016), *The Language Animal: The Full Shape of the Human Linguistic Capacity*. Cambridge, Harvard University Press.
TRONTO, J.C. (2015), *Caring Democracy: Markets, Equality, and Justice*. New York, New York University Press.
VIART, D. (2008), *La littérature française au présent*. Paris, Bordas.

Outils numériques et assistance éditoriale

Antidote. (2024). *Logiciel d'aide à la correction orthographique, grammaticale et stylistique*. Druide informatique.
OpenAI. (2025). *ChatGPT*. Assistance à la reformulation académique, à la cohérence textuelle et à la mise en forme selon les normes APA 7e édition.